

Le Livre dont Jean Baudrillard est le héros

Le Livre dont Jean Baudrillard est le héros
Emmanuelle Fantin et Camille Zéhenne

À la fin des années 60, quand Baudrillard m'offrit *Le système des objets*, je le lus avec vif intérêt, ce que lui exprimait en ces termes : « C'est génial, mais c'est dingue ! ». Je ne sais quelle épithète des deux il a retenue, j'ai plutôt l'impression qu'elles s'annulèrent l'une l'autre dans son esprit. Depuis en le lisant, mon sentiment va du dingue au génial.

Je suis fasciné par ce qui fascine Baudrillard, qui à sa façon a été envoûté par le problème de la faible réalité de la réalité, à notre époque de plus en plus dominée par le technique, le médiatique, les développements du virtuel et du numérique. C'est en d'autres termes que le problème de l'insuffisance de la réalité de la réalité s'est posé depuis des siècles. La réalité perceptible et sensible semble immédiatement évidente à l'esprit humain : toutefois un deuxième regard réflexif la met en question. Cela est arrivé souvent en Orient et parfois en Occident. La pensée indienne élaborait la notion de Maya, ensemble d'illusions qui désignent cette réalité. Puis, et notamment avec la pensée bouddhiste, le samsara, monde impermanent, incertain et fragile de nos existences est opposé au nirvana, vraie réalité, mais réalité inconcevable, dépourvue

de toute détermination et qui nous apparaît alors soit comme le Vide absolu, soit comme le plein absolu, ces deux notions coïncidant l'une en l'autre comme l'avait marqué Hegel pour l'être et le non-être.

En Occident Héraclite avait mis l'accent sur l'impermanence de toutes choses, et Platon avait conçu notre réalité à l'image d'ombres sur une caverne. Plus tard, Kant avait fait de la réalité du monde phénoménal un produit des puissances organisatrices de notre esprit, la vraie réalité demeurant inconnaissable. La connaissance du cerveau au xx^e siècle, confirmait à sa façon la conception kantienne: notre perception n'est pas un reflet de la réalité mais une traduction/reconstruction cérébrale des stimuli reçus par nos sens.

Notre perception du réel est toujours une représentation. Toutefois l'esprit occidental rationaliste, scientifique et technique, ne s'est nullement laissé contaminé par la conception qui affaiblissait notre réalité phénoménale. Le fait que cette réalité phénoménale se faisait connaître à partir de l'appréhension/rationnelle/mathématique propre à la science lui démontrait qu'elle était la vraie réalité et qu'elle était pleinement intelligible à l'esprit humain. Ainsi ce réel qui se dissipe, se dissout au regard réflexif ou critique de la philosophie renforce sa consistance au regard de la science et de la technique... jusqu'à ce que la science la plus avancée du xx^e siècle (physique quantique et cosmo-physique) le mette en question.

Le grand et incertain problème de la réalité est repris à sa façon propre par Jean Baudrillard. Pour lui, le monde des objets industriels, de la technique, des médias, et aujourd'hui du numérique crée une fausse réalité qui devenant envahissante, devient la seule réalité. Et avec la diffusion et l'extension du virtuel le comble de l'irréalité devient le comble de la réalité.

Y aurait-il pour Baudrillard un réel caché, voilé que l'on pourrait rechercher, retrouver? Il ne semble pas. Il n'y a pas à chercher une issue (progressiste, réaliste); il y a seulement la nécessité de maintenir un regard non pas critique (pour lui la pensée critique est dépassée) mais ouvert et lucide. Il n'y a pas d'amertume, mais de plus en plus un paisible désespoir. Il y a cette idée non pas qu'on est proche de la fin mais que la fin est déjà là, et Baudrillard vit une apocalypse de père tranquille.

Pour moi la vertu de Baudrillard se trouve dans son travail déréaliste; en excellant à désagréger les évidences, il nous éveille, stimule et excite. *Le Livre dont Jean Baudrillard est le héros* est une opération de déréalisation du monde qui rend hommage à cette vertu et rend compte de la dialectique incessante où le réel et l'irréel se déversent l'un dans l'autre sans que l'un puisse se saisir à l'état pur.

Dans son mouvement de déréalisation et de déconceptualisation, cet ouvrage, à la manière de Baudrillard, patrouille comme tout vrai penseur aux limites du dicible, du concevable, du pensable.

Edgar Morin

Le Livre dont Jean Baudrillard est le héros

Jean Baudrillard a toujours été hanté par son double, par son hypothétique jumeau, et par le destin. Il a échappé de justesse à une destinée médiocre à l'inverse de son double fictionnel, Arthur Rivoire, pour qui le destin s'est montré *implacable*. Dans *Le livre dont Jean Baudrillard est le héros*, vous pourrez suivre une multitude de trajectoires vous permettant d'incarner Jean Baudrillard, son double ou encore sa pensée, vous rencontrerez peut-être au cours de cette traversée l'illusion, la disparition du réel, le monde des objets, le simulacre, le terrorisme, l'obscène, l'échange symbolique, la dualité. Le voyage commence maintenant, laissez-vous porter par ce hasard organisé. Vous vous apprêtez à devenir Jean Baudrillard ou son double, à moins que vous pensiez que tout ceci n'est qu'une illusion.

Vous êtes assis au Jardin du Luxembourg, un matin de mai. Le soleil vient de revenir, les oiseaux et les enfants se délectent du printemps tardif, rien ne pourrait troubler votre attention flottante si ce n'est cette silhouette trapue qui passe devant les terrains de pétanque d'un pas tranquille. L'homme arbore de grosses lunettes, des cheveux en pétard ainsi qu'un pardessus gris. Une cigarette semble vissée à sa main droite. Ce faciès pourtant peu éloquent et cette bonhomie des traits vous est d'une familiarité médiatique: vous venez de reconnaître Jean Baudrillard! 'Mais qui est-ce, au fait?' vous demandez-vous, perplexe. Quelques articles écrits dans *Libération* vous reviennent en mémoire – 'Ah oui, il avait fait scandale en écrivant que la guerre du Golfe n'avait pas eu lieu, et avait tenu des propos douteux et homophobes sur le Sida...' Vous vous demandez alors s'il s'agissait d'un philosophe ou d'un sociologue, ou encore un sémiologue, sans pouvoir y répondre. Il vous revient enfin en tête une interview des sœurs Wachowski qui évoquaient

Baudrillard lors de l'écriture de *Matrix*... Il vous semble aussi qu'il a un lien avec *Strange Days* de Kathryn Bigelow – le film sur des surfeurs? – Vous ne vous souvenez plus.

Baudrillard était parfois en décalage avec le réel, mais il a aussi été marginalisé, en particulier par l'université française – université qu'il disait honnir lui-même en retour et qu'il a fini par quitter. Des textes pour certains très ardu, parfois mal compris, souvent provocateurs et toujours inclassables ont certainement contribué à amoindrir les publications françaises autour de cet auteur dont la pensée, régulièrement qualifiée de prophétique, semble pourtant plus contemporaine que jamais.

Maintenant Jean Baudrillard s'apprête à monter dans le RER qui l'emmène à Nanterre où il a un poste de maître assistant depuis quinze ans. L'arrivée à la Défense le laisse songeur. Ces immeubles et ces tours lui font le même effet que Disneyland Paris, comme l'irréalité de l'Amérique, «un coup magnifique de cynisme, de naïveté, de kitsch et d'humour involontaire – quelque chose d'étonnant par le non-sens». L'Amérique n'est plus seulement cette immensité désertique qu'il aime traverser à vive allure en décapotable lorsqu'il donne des cours ou conférences aux États-Unis. Là-bas, il est une star, mais en ce moment même dans le RER, il est loin de se douter qu'en 2022 il serait encore un intellectuel influent, en particulier dans les mondes académique et artistique anglo-saxon. Ici, coincé comme un oisillon dans un nid surpeuplé par la foule transpirante qui se masse dans le wagon de tête, il n'est qu'une étendue corporelle parmi d'autres, très loin de ce performeur en veste à paillettes déguisé en Elvis Presley qui chantait 'Suicide-moi' lors d'un séminaire organisé pour lui en plein désert. Difficile de le suivre, lui qui pourtant a signé un texte intitulé 'Please, follow me', accompagnant les photographies de Sophie Calle

poursuivant elle-même un inconnu à Venise. Quelle ironie. Comme s'il avait un double, ou plusieurs doubles. Le penseur iconoclaste qui existe en dehors de ce monde, le prophète délirant, le pataphysicien burlesque, le prosélyte de la singularité radicale, le misogynne patriarcal. Et pourtant, au fil des textes, c'est toujours bien lui, et ce sont toujours les mêmes concepts, mots-clefs ou 'mots de passe' parfois proches de l'obsession, qui reviennent sous sa plume : l'objet, la séduction, la simulation, le destin, le réel, l'hyperréalité, la réversibilité, l'obscène, l'échange symbolique, le virtuel, la catastrophe, etc.

Pour le moment, il monte les marches le menant à la salle 202 où il va expliquer à ses étudiants que les objets vont finir par se venger, et que ça n'est pas nous qui pensons le monde, mais le monde qui nous pense. Les étudiants semblent satisfaits, il faut dire qu'il ne manque pas d'humour. Une journée semblable à beaucoup d'autres est sur le point de s'achever. Heureusement, Jean va boire des canons de vin rouge avec quelques amis au Select. *Oublier Foucault* vient de sortir. Opus qui lui vaudra une censure sans appel auprès de certains de ses pairs – soit qu'ils se rangent derrière le philosophe qui à cette époque règne en maître absolu sur le monde intellectuel et académique, soit qu'ils n'ont pas le sens de la dérision que chérit Baudrillard depuis ses premiers pas en tant que pataphysicien lorsqu'il était au lycée. Certes le titre est provoquant, justifié par le réajustement sémiologique à la conception du pouvoir qu'il propose. On acquiesce et on trinque.

Jean Baudrillard rentre chez lui, en pleine forme et malgré les bouteilles pinot noir qui se sont succédées, attentif à tout signe du hasard : un perroquet peut bien surgir d'une fenêtre, ou l'un de ses livres annoté par une étudiante – retour à l'envoyeur. Rien n'y fait, il est d'humeur joyeuse.

D'autant qu'il doit retrouver Marine ce soir. Mais arrêtons-nous un instant au pied de cet immeuble cossu de la rue Sainte-Beuve dans le 6^e arrondissement de Paris. Il tape le code d'entrée mais marque un temps d'arrêt dans l'entrebâillement de la lourde porte en chêne. C'est à cet instant précis que vous entrez dans l'esprit de Jean Baudrillard.

1

**C'est en passant la porte que Jean Baudrillard,
mettant le pied sur la première
marche recouverte d'un tapis moelleux, s'interroge**

«Je me suis souvent demandé pourquoi mes cinq étages étaient mystérieusement plus difficiles à gravir que ceux des autres. Aucun doute qu'ils le seraient moins si je n'y habitais pas, si je ne m'attendais pas à retrouver là-haut mon double, dont j'aimerais bien me débarrasser».

Toutefois, le destin pouvant être imprévisible quand il n'est pas implacable, rien ne pourra vous empêcher au cours de votre lecture de passer de vous-même à votre double de temps à autre, sans même vous en rendre compte, « juste par la réversibilité des choses ».

Vous voulez devenir Jean Baudrillard, rendez-vous au 78

*Vous préférez devenir le double de Jean Baudrillard,
qui s'apprête à prendre vie au numéro 110*

Accident ou pas ? C'est indécidable.

Il est midi et le jour ne s'est pas levé

Vous allumez la radio, une voix nasillarde et survoltée vous dit : « On nous informe de source sûre, que, selon les données de toutes nos agences, le jour ne s'est pas levé ce matin. Il est maintenant 10h15, et le jour prévu pour 7h30 (heure solaire) n'est pas encore là. Ce retard inouï n'est pas dû à une éclipse. Serait-il dû à un ralentissement de la rotation de la terre ? Les savants contactés ne disposent d'aucune explication. Nous vous tiendrons d'heure en heure au courant de tout élément nouveau, et en particulier de l'éventuel lever du soleil, qui nous l'espérons ne saurait tarder ».

Vous vous saisissez de cette opportunité pour aller vous recoucher, vous délectant de la jouissance de la catastrophe, qui vous attend au 41

Sinon vous vous dites plutôt que le monde est indécidable, et vous vous rendez au 45

C'est le temps qui vieillit, pas nous

Une nuit, Edgar Morin vient vous parler dans votre sommeil. Il chuchote à votre oreille ces quelques mots : « Ce n'est pas nous qui vieillissons, c'est le temps qui vieillit. Il vieillit même plus vite que nous. Le sait-il ? mais il a l'air pressé de prendre fin. Nous mourrons de toute façon infiniment jeunes ».

Vous pensez que cet événement n'a jamais eu lieu, à confirmer au 115

Tournez-vous vers tous les biens qui nous descendent du ciel au 24

Le désert est une extension naturelle du silence intérieur du corps

Vous vous rappelez cette phrase de Flaubert que vous aviez lue sur un de ses carnets lors d'une exposition : 'L'idée du suicide est la plus consolante de toutes'. La mort a hanté votre œuvre, elle constitue d'après vous « une nuance de la vie », la plus offensive. Vous pouffez en glosant sur les élucubrations contemporaines autour de l'idée de mort 'naturelle', devenue droit et devoir auxquels chacun rêve de prétendre tout au long de sa vie, manière comme une autre de dénier systématiquement la mort elle-même. La mort répond tout à fait à votre obsession pour la dualité : elle ne peut être que donnée ou reçue, « c'est-à-dire socialisée par l'échange, sans quoi elle n'a pas de sens, quant au suicide, il réinstitue de la réversibilité là où elle avait complètement disparu et, du même coup, il reprend l'avantage ». Toutes ces carcasses souterraines, ces morts enterrés de plus en plus loin des vivants, marginalisés, confinés, exfiltrés comme s'il y avait quelque chose d'anormal dans la mort. L'ennui, vous dites-vous, est qu'en faisant de la mort une anomalie, les sociétés contemporaines transforment du même coup l'existence en survie indifférenciée. Vous continuez de vous enfoncer plus profondément dans l'obscurité de la plaine sableuse.

Call 911, au numéro 8

Faites le 112, allez au 112